

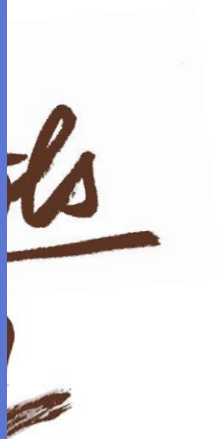
cahier des sols

2

Synthèse du Conseil des sols N°2
Juin 2024, Espace Apollonia,
23 rue Boecklin, Strasbourg

préambule

s N°2
nia,
urg



Ce *Cahier des sols* N°2 existe comme archive et synthèse du deuxième Conseil des Sols s'étant tenu le 15 Juin 2024 à Apollonia, à Strasbourg.

Les Conseils des Sols sont des moments de rencontre conviviaux et transdisciplinaires au sujet des sols. Ils réunissent des acteur•ice•s, des intéressé•e•s, des professionnel•le•s et des curieux•ses afin de faire émerger des paroles et visions singulières, intimes, professionnelles, sur nos relations aux sols.



Synthèse du Conseil des sols N°2
Juin 2024, Espace Apollonia,
23 rue Boecklin, Strasbourg



*Une trentaine de personnes
installées par terre ou bien
sur des bancs, observent de
curieuses gourmandises
du sol disposées sur une
enfilade de plateaux...*



Nicolas Couturier (*modérateur*):

Pour démarrer ce second Conseil, nous avons proposé à Marie Storup de travailler avec les premières années de DSAA à cette dégustation, pour commencer par avaler quelque chose qui d'une façon ou d'une autre venait du sol. Pour commencer je vous propose donc de goûter une roulade de capucine ou bien un crumble de rhubarbe.

« Bienvenue à ce premier conseil des sols, ce proto-conseil des sols. On ne sait pas vraiment ce que c'est, on n'en a même aucune idée. On espère qu'on en saura un petit peu plus tout à l'heure. Et que nos différents invité·e·s pourront nous aider à imaginer ce que serait un conseil des sols... » »

(Conseil des sols N°1)

C'était notre introduction du tout premier Conseil des sols en Octobre 2023 qui avait eu lieu au CSC de l'Escale à la Cité de l'III. C'est un format que nous inventons comme un temps de croisement entre des acteur·ice·s, des intéressé·e·s, des curieux·se·s des sols. Professionnel·le·s ou non. On avait réalisé à quel point c'est un dispositif de récolte de paroles, pour pouvoir glaner des regards singuliers, des visions professionnelles, et parfois intimes aussi avec une dizaine de personnalités différentes. Nous sommes sur le terrain d'Apollonia à la Robertsau, merci d'ailleurs à eux. Nous sommes sur la parcelle 0048, le jardin qui est derrière ce mur est la parcelle 0095, et derrière c'est la parcelle 0106 destinée à l'agrandissement de l'école qui se situe sur la parcelle 0004. J'ai révisé le cadastre. Nous voici aussi un jour particulier: de célébration de la pride, dite marche des visibilité, mais aussi d'un rassemblement bien plus agressif de l'extrême droite. Alors on espère que par la pluralité des voix et des regards apportés aujourd'hui nous allons participer à définir les sols avec diversité et ouverture vers des vivants et des non-vivants, d'ici et d'ailleurs.

NDLR: Ce deuxième Conseil des sols prend également place lors de l'exposition des projets de diplôme des étudiant·e·s de DSAA2 de l'Insitulab (Lycée Corbusier). Plusieurs d'entre-eux portent des pratiques en lien avec le sol et prennent la parole à ce sujet.

Liste des invité·e·s

(dans l'ordre de parole)

-
- 8 Marie Storup
Designer Culinair
- 10 Clément Chabert
Étudiant
- 11 12 Lisa Le Moller
Chercheuse
- 13 Clémentine Vienne
Étudiante
- 14 15 16 Majid Yahyaoui
Danseur chorégraphe
- 17 Priscilla Bertier
Étudiante
- 18 Valentin Ossenbrunner
Artiste-agriculteur
(par Bertrand Schmitt)
- 20 21 22 Christelle Carrier
Responsable de la Fabrique de l'hospitalité
- 23 Perrine Davy
Étudiante
(par Jeanne Maczuga)
- 24 Léa Chemarin
Graphiste
- 28 Camille Morin
Designer
- 30 Paroles d'ancien·ne·s enfants

Marie Storup

Designer culinaire

NC: Marie Storup, où es-tu? Merci, déjà, d'avoir fait goûter vos créations avec huit étudiant•e•s de première année, on a demandé à chaque invité•e de venir avec un objet représentatif de sa relation au sol. Marie tu as ramené entre-autres cette pièce, cet objet de relations... Veux-tu bien nous présenter celui-ci ?

MS: C'est une nougatine de plein de graines différentes: des pignons de pin, de tournesol, des amandes, des cajou... Quand tu m'as proposé de faire manger le sol il y a quelques mois, c'est la première image qui m'est venue en tête. C'était une sorte de terrazo en nougatine que l'on peut casser et goûter! *(Marie se saisit d'un marteau et frappe de plusieurs coups la nougatine, qui se brise en éclats à dévorer)* Ah ça se casse bien! Je vous laisserai jouer aussi avec le marteau...

NC: Merci. Et pour toi, à travers la balade avec Elise, à travers le workshop avec les étudiant•e•s qui s'est fait aussi au CRIC, donc en aller-retours avec ici et là-bas, tu saurais nous dire c'est quoi le sol d'ici, et à quelle échelle dans le temps ?

MS: Déjà c'est une belle diversité, ce qui est chouette quand on se balade avec elle c'est que la nature, qui est assez impersonnelle pour ma part, prend le nom de plantes et de racines, de choses qui existent d'autant plus qu'elles ont un nom! Nous avons cherché, en plus d'avoir le nom, d'avoir le goût de ces choses-là, c'est ce que nous nous sommes amusé•e•s à faire avec les étudiant•e•s. Au matin nous nous sommes promené•e•s, l'après-midi nous avons commencé la cueillette, à goûter et regoûter. Il y a des choses qui s'infusent dans la crème, dans le lait, les orties on avait envie de les avoir en empanadas... Ce que je retiens de ce sol d'ici c'est qu'en cette saison en tout cas il est d'une diversité incroyable, de plantes qui s'aident en plus les unes, les autres!

Clément Chabert

Étudiant

« Panser la ville »

Cécilia Gurisik: Nous aimerions écouter les étudiant·e·s de l'Insitulab à porter leur témoignage en tant que jeunes designers sur la question du sol... Clément, peut-être peux-tu nous montrer une image ou un objet pour évoquer la relation que tu as eue au sol pendant ce projet ?

Clément Chabert: Sans que ce ne soit au cœur de mon projet, j'ai été dans une relation d'expérimentation directe avec le sol. Parmi les expérimentations auxquelles je donne du sens, j'ai développé des matières qu'on va venir remettre sur les crevasses du sol, du bitume, pour panser temporairement la ville et ses blessures. C'est issu de sciures de bois qui venaient initialement du sol que j'ai reconstitué en tant que substitut pour remplacer le revêtement abîmé.



Lisa Le Moller

Chercheuse

NC: Lisa Le Moller tu es chercheuse, en particulier sur la perméabilité des sols. Est-ce que tu pourrais nous montrer cet objet et nous raconter en quoi il est représentatif de ta relation avec lui ?

Lisa Le Moller: Ça, c'est un bout de bitume. Je travaille sur l'imperméabilisation des sols, je suis écologue de formation et je fais ma thèse de doctorat. Et sur le parking qui est juste à côté d'Apollonia, on a tout fermé et on a enlevé la moitié de la surface de bitume pour pouvoir expérimenter, regarder si la nature revient à cet endroit-là. Je regarde les plantes, les organismes. Et pour le moment c'est souvent ça pour moi. Beaucoup les gros cailloux qu'il y a au-dessous, ça ne ressemble toujours pas à un sol. Mais petit à petit on voit des plantes qui se développent, on voit qu'au bout d'un mois on avait déjà des petites pousses sur le site. Alors c'est pas une prairie, mais on voit des toutes petites choses qui poussent et des dépôts de matière organique autour de ces plantes.

NC: Et j'ai l'impression que tu réponds à la question : « *Sur quel sol sommes-nous ?* » avec cet objet-là.

LLM: un sol de milieu urbain, faut qu'on arrive à ré-imaginer la ville et le sol avec peut-être un peu moins de ça (*elle soulève le morceau de bitume dans ses mains*). Il faut partir de ce qu'on a là maintenant sans essayer de ré-imaginer une nature utopique que nous aurions eue autrefois. Il faut faire autrement. D'ailleurs, je trouve que tous les projets qui sont là autour (Lisa désigne les projets des étudiant·e·s de DSAA) montrent ça, dans le fait d'imaginer faire les choses autrement avec les conditions du présent, sans se fixer sur un idéal passé. J'étais très impressionnée.

Clémentine Vienne

Étudiante

« Une méthode pour des espaces publics sensibles »

CG: Clémentine Vienne, élève à l'Insitulab, a travaillé cette année sur l'aménagement d'un parc de la Robertsau. Elle a choisi ce terrain d'expérimentations pour le traverser avec son partenaire de projet, qui est malvoyant, et qui lui a permis de développer une autre approche du territoire. La toute première promenade accompagnée qu'ils ont faite lui a révélé qu'en tant que malvoyant, le sol avait évidemment une importance considérable pour lui dans une multitude d'aspects sensoriels. Mais ce qu'elle a retenu, c'est qu'elle était en quête de comprendre comment cette personne se déplaçait, dans son rapport au sol et de manière pratique. Son partenaire lui a dit : « *je ne prends jamais de plaisir dans l'espace public, je me déplace pour aller d'un point A à un point B.* » Alors la promenade qu'ils faisaient ce jour-là et où elle l'invitait à être en entrée avec tous ses sens, écoutant avec attention le sable qui crissait sous leurs pieds, l'amenait à considérer autrement son projet de diplôme. Cette promenade lui a apporté une ouverture sur la dimension sensible et sensorielle de notre rapport au sol pour, peut-être par la suite, servir des usages.

Majid Yahyaoui

Danseur chorégraphe

NC: Bonjour Majid Yahyaoui, tu es danseur et chorégraphe. Qu'as-tu amené ?

Majid Yahyaoui : J'ai amené la photo d'une session de travail avec mes danseurs. En tant qu'objet j'aurais pu avoir un simple bonnet ou une casquette. Alors évidemment le sol, pour nous danseurs, est primordial, c'est l'élément avec lequel on travaille en permanence. L'une des premières choses que l'on fait c'est de venir toucher le sol, l'observer. Ça peut vite être très compliqué si on ne prend pas nos repères : le sol est-il lourd, léger, glissant, qui accroche... ? Tout ça peut se répercuter dans la chorégraphie mais aussi dans des micro ou macro blessures. Pour ma propre histoire, ça fait trente ans que je suis dans le milieu de la danse, je suis passionné, et cette histoire de Conseil des sols m'a beaucoup inspiré, je remercie Clara pour son invitation. Je vais commencer avec une anecdote. Dans les années 90 on n'avait pas vraiment accès à des salles, nous danseurs « de la rue », danseurs hip-hop. On peut dire qu'on est passés de la rue à la Seine, puisque la breakdance a fait son entrée aux JO de Paris cette année, mais à l'époque, on avait très peu de moyens, et la danse d'ailleurs, demande peu de moyens...

Et donc, les étés 96, 97, 98, 99, nous allions sur la place de la Cathédrale. Je pense que vous en connaissez tous le parvis, c'est pas du tout homogène comme sol, il est affaissé, les pavés sont déséquilibrés. On allait là-bas, non seulement pour se forger et s'entraîner, mais aussi pour avoir un public international (à l'époque il n'y avait pas l'euro et nous avions toutes sortes de monnaies dans nos petits chapeaux). Nos passages étaient très risqués, et on a vite pris conscience de nos appuis au sol, pris le pli de repérer les endroits à risque, là où c'est homogène et là où ça ne l'est pas. Et même si on pourrait avoir un sol confortable, nous les danseurs, parfois il suffit d'un peu de transpiration pour nous déséquilibrer. Au final, on va être constamment conscients de nos appuis, de nos rapports au sol et j'aime bien cette image, c'est comme si on y laissait des empreintes. Pour revenir aux personnes non-voyantes, malvoyantes, aveugles, ça me fait penser à notre expérience comme danseurs dans notre appréciation sensorielle de cette surface. Il y a un public en face de nous donc on ne peut pas vraiment regarder nos pieds, ou très rapidement parce qu'il faut vraiment ouvrir son angle de vue, on en est un peu dépourvu. Chaque pas a une importance quasi capitale. Pour finir, le sol nous concerne tous, en tous cas ceux qui y marchons. Le sol est une fondation qui se répercute dans tout l'ensemble du corps. On peut parler de santé et de démarche. Quand je suis avec des enfants je suis tout le temps derrière eux « *attention à ta démarche, regarde*

comment tu marches ». D'abord on marche les pieds bien ouverts, on démarre bien sur le talon, on déroule ses pieds pour que ça se répercute bien sur le reste du corps. Parce qu'après on prend de l'âge et ça bouscule les vertèbres, le bassin... Je pourrais encore continuer dans cette idée de bien s'ancrer pour mieux se propulser. Je vous remercie.

NC: Ton premier geste a été de toucher le sol, sur quel sol sommes-nous ?

MY: C'est un sol chaleureux, j'aime bien, il n'est pas très massif. Après il n'est pas très joli, il est fissuré et un peu sale, il ne donnerait pas envie d'y danser à même le sol.

Priscilla Bertier

Étudiante

« *Robertsau Résiliente* »

CG: Nous allons donner la parole à Priscilla Bertier, étudiante à l'insitlab qui a développé un projet s'intitulant « *Robertsau résiliente* ».

Priscilla Bertier: J'ai réalisé tout un échantillonnage des ressources que je pouvais glaner, trouver, sur le territoire de la Robertsau. Mon intérêt premier se portait vraiment sur le sol et sa terre spécifiquement parce que j'avais un attrait pour la céramique au départ. Et au final j'ai décidé d'utiliser cette terre en la réintégrant dans la technique du torchis qui est assez classique dans le domaine du bâti en éco-construction. Là, il y a un échantillon de terre, de paille et de sciures de bois avec le nom de la terre de la Robertsau.

Valentin Ossenbrunner

Artiste agriculteur

NC: On avait invité Valentin Ossenbrunner, artiste et agriculteur, à venir mais il a un empêchement de dernière minute. Bertrand, tu saurais imaginer quel objet il aurait pu apporter ? Tu le connais bien.

Bertrand Schmitt (*pour Valentin Ossenbrunner*): Oui je le connais bien. Alors, il a fort à faire avec les abeilles sur son champ et sa maison. J'aurais pu dire une ruche ou en tout cas quelque chose de cet ordre-là, qui fasse des aller-retours avec son domicile où il y'a déjà des ruches et son terrain au bord de la Bruche, qu'il plante, qu'il laisse fructifier, qui est un coin très privilégié. Donc oui, quelque chose qui fasse référence à ses allers-retours, une forme d'art, un parcours, on pourrait penser quelque chose comme ça.

NC: Merci Bertrand. Est-ce que quelqu'un veut bien dessiner une ruche s'il vous plaît, pour Valentin. Quelqu'un se porte volontaire ?

Clara Sak

Étudiante

« Terrains jouables »

CG: Clara Sak a développé son projet sur la question des espaces partagés, de leur jouabilité, de la vivabilité partagée.

Clara Sak: Oui, dans mon projet je questionnais la place des différents matériaux et la place des rêves, j'aime bien l'idée d'avoir une topographie riche sur un terrain jouable parce que ça permet d'activer plein d'usages variés. On peut rouler, s'allonger, dormir, bronzer, se cacher... On peut faire plein de choses, il n'y a pas de règles mais il y a surtout plein de possibilités.

Christelle Carrier

Responsable de la Fabrique de l'Hospitalité

NC: Christelle Carrier, on te connaît via la Fabrique de l'Hospitalité entre autres, que nous as-tu rapporté comme objet ?

Christelle Carrier: Alors la Fabrique de l'Hospitalité, c'est au CHU de Strasbourg, à l'hôpital. Donc je me suis dit que si j'étais invitée c'était pour parler de santé. Et il y'a plein de choses, je travaille sur l'antibiothérapie en ce moment. Aujourd'hui, 80% des antibiotiques dans le monde sont fait pour les animaux, et la terre en est remplie. Mais je me suis dit que c'était pas génial pour un samedi après-midi comme sujet que de parler de cette catastrophe...

NC: Quand tu parles de la terre tu parles du sol ?

CC: Oui le sol. Mais je me suis dit qu'on allait faire plus sympa, et voici ma serviette de plage ! Je me suis rendu compte que j'ai été très peu en contact avec le sol, en fait finalement le seul moment où je me couche sur le sol c'est pendant les vacances. J'ai de la chance j'habite dans une co-propriété avec un grand jardin, et là jeudi dernier j'étais tellement fatiguée de ma

journée que je me suis allée me coucher dans cette prairie-jardin. Et j'ai senti physiquement toute la dimension d'énergie dont on parle parfois... Alors, je sais ça peut paraître bizarre, mais j'ai vraiment senti ce que ça pouvait faire que de toucher le sol. Car, la plupart du temps quand je descend dans mon jardin, j'évite son contact. Le sol, c'est salissant, il y'a des insectes, ça va me piquer... Et là, jeudi, j'ai ressenti le bien-être que ça pouvait me procurer que d'être en son contact et j'ai repensé à cette dimension de santé. Ça m'a interrogée.

NC: Est-ce que l'hôpital utilise son sol ?

CC: Alors c'est intéressant, il y'a plusieurs choses à dire. Est-ce qu'on parle de la question du territoire hospitalier ? Le CHU de Strasbourg c'est l'hôpital de la Robertsau qui n'est pas très loin d'ici, c'est l'hôpital civil en centre-ville, c'est l'hôpital de Hautepierre, c'est l'ENSO, le CMCO. Ils ont tous des urbanismes et des rapports au sol particuliers. À la Robertsau il y'a une prairie, avec des moutons, on commence à réfléchir au rapport que l'on a à la biodiversité

CC: Ça me fait penser aux vignes dont tous les hospices civils sont encore propriétaires encore de nos jours.

CC: Oui ! C'est une histoire locale, ici l'hôpital de Strasbourg est un hôpital bourgeois tandis que dans le reste de la France les hospices étaient plutôt des lieux d'enfermement.

Chez-nous, c'était un hôpital bourgeois et pour payer l'hospitalisation ou la fin de vie, les gens payaient en terre. Donc en effet, les hôpitaux universitaires de Strasbourg étaient l'un des plus grands propriétaires terriens et d'ailleurs il y'a les caves de l'hôpital qui sont toujours en activité et où l'on fait vieillir du vin. C'est une des seules caves, par exemple les hospices de Beaune ne font pas vieillir de vin ! Et nous on élève du vin, mais c'est encore un autre sujet !



Perrine Davy

Étudiante

« Sous les regards »

CG : On va parler du projet de Perrine, Jeanne c'est toi qui la représente en son absence ?

Jeanne Maczuga (*pour Perrine Davy*) : Perrine, qui est graphiste, a travaillé sur les plaques d'égouts. Son objectif est de valoriser un objet banal. Elle a travaillé autour des plaques pour leur aspect esthétique, elle les a encrées avec un rouleau et son encre à gravure pour en collecter les motifs. Elle est partie récolter comme ça quasiment toutes les plaques possibles et imaginables ! Puis après ce travail graphique, elle a développé l'aspect imaginaires de ces plaques. Le rapport de dessus et du dessous, de ce que nous on vit en surface sans savoir ce qu'il se trame là-dedans. Elle a imaginé les dessous de la Robertsau en se basant sur ses rencontres avec des personnes qui elles savent, et lui ont expliqué ce qu'il se passe réellement sous nos pieds, et qu'elle a rendu visible à travers son travail.



Léa Chemarin

Graphiste

Léa Chemarin : Voici mon mémoire de fin d'études, il a deux ans maintenant, et il s'appelle Sismographiste. J'ai fait mes études à la Haute École des Arts du Rhin à Strasbourg en Communication graphique. Par ce mémoire je me suis interrogée sur les pratiques qu'avaient certains et certaines graphistes à vouloir travailler sur place pour produire un travail graphique. À se déplacer un peu de leur atelier, à sortir de l'ordinateur pour être vraiment sur le terrain. Et, pour faire le lien avec le titre, il s'inspire des mots d'un écrivain, F. Rosadios, qui est peintre également, et qui s'interrogeait sur la notion de gestuelle. Il explique qu'à ses yeux un geste laisse une trace, que cette trace est une sorte de sismographie de ce qui vient de se passer, elle est la sismographie d'un mouvement. C'est de cette manière-là que j'ai fait le lien avec mon travail de graphiste, je m'interroge sur quel terrain j'atterris pour travailler et pour ne pas être hors-sol et risquer d'arriver avec des projets qui n'auraient pas de sens pour les gens qui habitent sur place, et pour qui je vais travailler.

NC : Saurais-tu nous dire sur quel sol sommes-nous ? À quelle échelle tu le regardes ?

LC : Je le regarde à une échelle différente de ce qu'on a pu voir jusqu'à présent, j'ai envie de prendre du recul sur ce qui vit sur ce sol. C'est ça qui m'intéresse beaucoup, que ça soit de l'humain ou du non-humain, et je pense que sur chaque sol que l'on foule il y'a une diversité de vies qui se développent, une diversité d'énergies. Je pense qu'à notre ère on se doit d'être attentifs, attentives, à tous ces croisements et fluctuations. J'aurais ce regard pour le sol devant nous.

Éric Charton

Jardinier

CG: Éric Charton, tu es jardinier et animateur en ortho-écologie, tu as apporté une blête ?

Éric Charton : On l'appelle blête ou poiré, elle s'est sacrifiée pour nous sauver un tout petit peu d'un changement climatique qui serait trop brutal. Cette blête là est née en 2023, issue d'une graine semée au hasard dans le jardin. Ce qui est important c'est que cette blête, quand elle a passé sa deuxième année, elle va pouvoir monter en graines et se reproduire. Moi ce qui m'intéresse c'est son système racinaire. Il faut savoir que si la blête était plantée comme ça et si ses racines allait vers là, ce n'est pas par hasard. C'est-à-dire que les nutriments, les sels minéraux étaient ici. *(Il montre la direction vers laquelle les racines pointent)* Et donc, cette racine verticale va permettre tout de suite d'aller chercher à manger, à boire au bon endroit. S'il a les nutriments par là, ça va comme ça. Si c'est de l'autre côté, c'est comme ça. Et c'est pour ça que toutes les plantes qu'on plante aujourd'hui, qui sont parfois issues d'achats chez un pépiniériste et autres, avec le changement climatique elles crèvent tout simplement parce qu'elles ne sont pas issues de semis directement. Il faut le savoir, c'est pour ça que le semis,

c'est hyper important pour fixer les plantes, elle pourra toujours survivre, mieux qu'une plante qui est repiquée. Donc, voilà, le semis spontané, c'est la meilleure solution pour lutter contre les gros problèmes de changement climatique. Alors, bien sûr, cette plante-là, je l'ai sacrifiée, mais, pas complètement, parce que la nature est super sympa. Demain, je vais la mettre sur le sol, ça va créer une litière, et si ça crée une litière, ça va permettre le développement de bactéries qui sont capables de fixer l'azote, qui est dans l'air du sol. C'est super, hein. Et donc, ces fameuses bactéries, qui sont souvent azotobactères et compagnie, grâce à elles, dans la litière, ça donne de l'azote, et puis ça va me faire pousser mes courges. Je voudrais finir sur quelque chose, alors, j'aurais pu finir sur une phrase plus littéraire, mais moi, je préfère plutôt une bonne phrase philosophique: « *Il faut prendre de la graine, de la blêblête qui monte.* »

NC: Et sur quel sol sommes-nous ?

EC: Sur un techno-sol. Je suis désolé, c'est pas pour faire de la danse, c'est que là, si on veut planter un arbre ici, il faut faire un faire une fosse de 16m³ au minimum, donc 3x4 mètres sur 1,5 mètre. Et après ça peut aller jusqu'à une fosse de 40m³ pour planter un arbre, puisqu'on a pas de réseau pour retrouver un sol vivant. Donc avant de s'occuper du sol, il faut y faire des trous !

Camille Morin

Designer

NC: Camille, as-tu un objet ou une image ?

Camille Morin: C'est une image d'un objet. L'image d'un prototype qui s'appelle « Le Moulin à Parole ». C'est une espèce de machine qui va pouvoir se tourner au fil d'une rivière, d'un fleuve ou d'une eau vive. Elle amène à rencontrer des personnes, travailler avec elles sur la récolte de terre, pour ensuite faire tourner ce moulin, fabriquer une pièce en terre tournée et ensuite manger dedans. Et du coup dans ce processus, de se rendre compte des difficultés de nos sols, de nos terres, de nos rivières. Ça touche pour moi à nos représentations de la terre, des sols.

NC: Et Camille, sur quel sol sommes-nous ?

CM: Sur un sol magique parce qu'on a encore plein de choses à apprendre et on aura toujours plein de choses à trouver de lui. Et je trouve que c'est en accord avec cette situation aujourd'hui, d'avoir toujours à découvrir, à apprendre et à rechercher. En fait, cette curiosité, elle est super intéressante et c'est une manière, pour commencer, de nous interroger sur notre rapport et notre relation au sol. Pour nous comprendre mais aussi nous protéger de certaines choses aussi. Là, c'est magique.

Manon Sevré

Étudiante

« Photographisme »

CG: Manon se trouve avoir développé un projet où elle met l'attention sur l'infiniment petit et sur le non-identifiable, le non-remarquable. Elle a en particulier travaillé avec cette pièce que tu tiens en main.

Anna Bellon (pour Manon Sevré):

C'est une boîte de pétri. Je ne suis pas Manon, mais je parle en son nom. Elle a fait son projet de diplôme sur la représentation de l'invisible, de l'infiniment petit, du trop profond et du trop banal. Elle a travaillé avec des prises de vues au microscope et d'impressions au cyanotype, pour révéler toutes ces choses invisibles à nos yeux...

CG: Émilie Muller, Bruno Lavelle et Nicolas, sont allés faire des prélèvements dans les jardins de l'Escale au précédent conseil des sols. Des empreintes de feuilles dans les arbres et de feuilles au sol... Les boîtes de pétri ont mûri pour révéler des colonies bactériennes, qui ont été récupérées pour les photographier. Elle fait ainsi circuler l'image de ces bactéries à travers une série de processus de révélation photographique.

Paroles d'ancien•ne•s enfants



NC: Merci à toutes et tous...

Nous remarquons la fois passée qu'il nous manquait un•e invité•e, un•e enfant. Est-ce que quelqu'un se sent suffisamment enfant ou peut porter une ou plusieurs paroles d'enfant pour témoigner de sa relation au sol ?

Quentin Franchi

– J'adore mettre les mains dans la terre. Après en plus quand je les lave, c'est tout doux.

Christelle Carrier

– Je suis une enfant et quand je touche à la terre, tout le monde hurle.

Zoé Garcia

– Si on me demande de faire une activité et que je décroche je me retrouve constamment au sol, à jouer avec les mains dans la terre.

Mahjid Yahyaoui

– Je m'étale facilement au sol, normalement, naturellement, peu m'importe heure.

Nicolas Couturier

– (...) Longtemps, j'ai rêvé de gratter la terre et de trouver des pièces, de découvrir des trésors. Je trouvais une pièce et puis dix derrière. C'était infini. Ce souvenir de rêve récurrent, le trésor découvert, connecte l'enfance, l'archéologie et le droit notarié.

Manon Sevré
Photographie d'une culture
bactérienne en boîte de pétri

Lisa Le Moller
Morceau de bitume

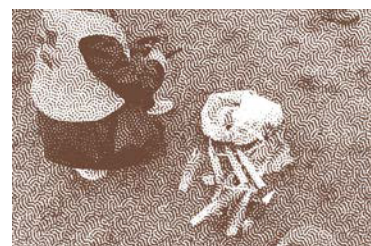
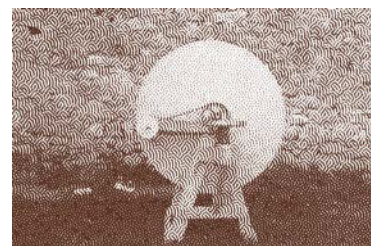
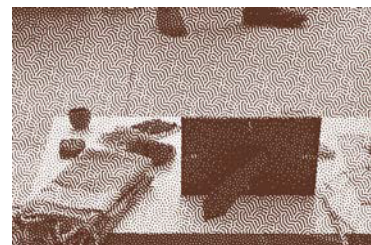
**Valentin
Ossenbrunner**
Dessin d'une ruche

Léa Chemarin
Extrait de son mémoire
Sismographe sur les
pratiques graphiques in situ

**Christelle Carrier,
Majid Yahyaoui**
Serviette de plage,
photographie d'une
session de danse hiphop

Camille Morin
Photographie du projet
« Le Moulin à Paroles »

Clara Sak
Photographie du projet
« Terrains jouables »



Invitations à venir

un Astronaute

NC: J'aimerais aussi vous demander qui aimeriez-vous entendre sur les sols ? Qui manque à ce conseil ?

Quentin Franchi: Ce serait cool d'appeler un•e astronaute. Et puis même quelqu'un de l'aviation. Quand on est dans les airs et qu'on retourne sur la terre, qu'est-ce que ça fait... ?

une Promoteurice

Christelle Carrier: En écoutant la question de retour à la terre, il y a aussi la question de l'urbanisme, de l'architecture. Ce rapport au pavillon, ce rapport à vouloir de la terre... Cette tension finalement où les gens veulent un espace à eux, et où l'on voit aujourd'hui que pour avoir un jardin partagé ou un jardin ouvrier, c'est cinq ans d'attente... Donc il y a un désir. Et qu'est-ce qu'on en fait ? On comprend bien qu'on ne peut pas avoir tous un petit pavillon avec nos mètres carrés à nous. Cette dimension-là, finalement, de comment on accède à la terre quand elle n'est pas à nous ?

NC: C'était lors du premier conseil des sols, Mathieu Aldinger, notaire, tu nous avais fait le plaisir d'accepter notre invitation et de parler aussi, comme vous le faites aujourd'hui, de questions de volume et de propriété.

Mathieu Aldinger: Oui, c'est quelque chose qui va jusqu'au très profond et qui va jusqu'au très haut. Ça s'appréhende effectivement en volume et non pas en surface. Quand on parle de sol, on pense en effet à ce qu'il y a au-dessus en oubliant le sous-sol. Donc en fait, dans mon domaine d'activité, le sol c'est quand même pas très lyrique. Le sol c'est une affaire de délimitations, de séparations, de bornes, de conflits, d'oppositions. C'est un rapport d'exclusivités. (...) J'ai un rapport au sol qui n'est pas très poétique en fait.

NC: On a plusieurs fois demandé si on invitait un•e promoteurice. Quel serait son rôle, quelle serait sa parole ?



un Archéologue

Bertrand Schmitt: Moi, j'ai envie d'appeler un•e archéologue. Qui est entre tout ce qu'il y a de vivant et toute l'anthropisation. Et de repenser en droit français à la propriété de ce qu'il trouve.

MA : Oui tout à fait, on est propriétaire du sol et du sous-sol, jusqu'à ce qu'on trouve quelque chose, comme un vestige archéologique.

Là il y a une limite, une exception dans le droit civil. Tout de suite, ce qui se passe c'est que si vous découvrez des vestiges archéologiques, soit on rebouche, soit effectivement, vous êtes dépossédé en quelque sorte. C'est une limite à l'exercice de la propriété privée parce que là, l'Etat devient propriétaire. Et c'est bien, c'est une bonne chose ! Lorsqu'on découvre des vestiges archéologiques, à ce moment là, effectivement, l'Etat peut investiguer et déployer ses services.

NC : (...) On appelle d'ailleurs *inventeurice*, celle ou celui qui découvre la chose. Il n'en a pas la propriété, il fait surgir un bien commun. Il doit ainsi en assurer la conservation.

un Militant

AR : Ça donne envie d'inviter plein d'autres gens, je pense à des militants et militantes, des ZADs entre autre, ou même un navigateur (...), même des gens des travaux publics, qui font des routes et travaillent cette matière-là.

Lisa Le Moller : Je travaille aussi avec les espaces verts. Je suis employée de la ville en tant que doctorante. Et moi je travaille beaucoup avec des chercheurs, des botanistes, des pédologues – podologues...

un Pédologue, Podologue



Cécilia Gurisik : De pédologue à podologue, il y a un podologue qui travaille de l'autre côté de la rue. On devrait en inviter un qui prolongerait un peu les discours, les propos, sur les formes de contact...

NC : Lors du premier conseil des sols, on imaginait continuer un conseil des sols au fil des saisons, un conseil en déplacement, dans un format à détourner, à transformer, lui tordre le cou, le mettre à plat... C'est sur cette ouverture là que j'ai envie de terminer ce conseil et puis de vous inviter à manger !
Merci à toutes et tous.

*Après une dernière conclusion,
les membres de l'assemblée
du conseil des sols se servent en
sirops de plantes aromatiques
du jardin d'Apollonia. On casse
alors la nougatine de graines
avec un marteau, on déambule
parmi les diplômes des élèves
et, surtout, on profite du jardin
pour capter le soleil d'une
fin d'après-midi.*



Participant•e•s :

Priscilla Bertier
Christelle Carrier
Clément Chabert
Éric Charton
Léa Chemarin
Perrine Davy
Valentin Ossenbrunner
Lisa de Moller
Camille Morin
Clara Sak
Manon Sevré
Marie Storup
Clémentine Vienne
Majid Yahyaoui

Mais aussi des curieu•x•ses,
des membres de l'association
Apollonia, les étudiant•e•s de
1^{re} et 2^e année de DSAA.

Un grand merci à nos participant•e•s
et à Apollonia pour son accueil.

Imprimé en 25 exemplaires au
Lycée Corbusier, Illkirch, 2025.
Composé en Tamil Sangam, PicNic
et Avara. Photographies : Bruno Lavelle
Design graphique : Adèle Cluzel
sur les conseils de Nicolas Couturier

Contact : bonjour@insitulab.eu

